

LE CAHIER DE DOMINIQUE

« Vous qui lirez ce cahier, ayez pitié de la pauvre Dominique qui ne méritait pas cette peine. »

I

Il aimait cette image de lui-même en célébrant de la grand-messe du quatrième dimanche de Carême. C'était une représentation idéale dont il ne se lassait pas. Mais les mauvaises pensées le parasitaient déjà lorsqu'il se prosternait et baisait les orteils de la Vierge. Il avait beau lutter, impossible de ne pas se voir sous le pied adorable de Marie. Avec le ravissement qu'avait dû éprouver le démon, il sentait peser sur son corps souple de serpent tout le poids éternel de la sainte mère de Jésus. Et ce n'était rien comparé au reste : la montée de la crue emportant tous les vices immémoriaux, comme si tous ces abcès intérieurs crevaient en même temps et l'inondaient de pus et de sanie. Il se sentait puer par tous les pores et se traitait de monstre. En ce jour de Lætare, les dimanches après-midi comme celui-ci, un peu hébété par la digestion et le vin, il reposait dans un antique fauteuil à oreillettes et feuilletait distraitement un magazine pornographique à peine dissimulé par un *Cœur Vaillant* écorné et fripé. En alternance, il regardait sa servante repasser son linge. Mais la femme d'âge canonique l'irritait vite, et il fixait alors une fente dans le mur, qui montait du crucifix décoré d'une branche de rameaux au plafond écaillé et sale de la salle à manger. Son visage fripé de veuve, ses reniflements, ses soupirs n'empêchaient pas madame Toulrier de se croire désirable. Elle essayait de lui faire partager cette illusion par des regards attendris et des poses lasses, appuyant son bas-

ventre contre le coin de la table, ce qui tendait son large fessier sous sa blouse, le mouvement et la pression faisant apparaître le dessin de sa culotte. À d'autres moments, le vendredi matin en particulier, elle récurait le plancher à quatre pattes, le frottant à la brosse dure. Sa blouse remontait au-dessus de la ligne de ses bas sombres et laissait entrevoir la bande mauve de sa combinaison par-dessus deux traits de chair plâtrée de mauvaise graisse. Les bas tenaient par des jarretières roses. La Toulhier remuait sa croupe en cadence, et il avait juste envie de donner un coup de pied dedans, bien au milieu, mais se contentait de claquer la porte. Pourtant, dans la détente morne suivant le déjeuner dominical et solitaire car la pécheresse canonique ne comptait pas, ses défenses amoindries, l'abbé Guy Desnoyers, curé de Rehon, de Blamont et d'Uruffe, s'était déjà vu en train de la plaquer sur le linge tiède. Rêveries... Elle était trop proche. Il n'eût pas aimé posséder une femme qui lavait ses caleçons et dont la présence se faisait quand même sentir du lever au coucher du soleil. C'eût été un concubinage dégradant. Elle ne rentrait chez elle, à l'autre bout du village, que son service terminé, après la vaisselle du dîner. Malgré la répugnance du curé, elle ne désarmait jamais, se moulant chaque jour dans des attitudes aussi lourdes de sous-entendus que ses seins et sa taille corsetés l'étaient de chair, comme maintenant. Avec son passé d'infirmière, n'est-ce pas, elle en avait vu, comme elle disait, de toutes les longueurs et des circoncises. Les tabors avaient défilé à Nancy un 14 juillet avant la guerre... Pour une jeune mariée, quel choc à la vue de ces hommes enturbannés et résolu... Plus tard, à la libération, lorsqu'elle s'était engagée dans l'armée, elle en avait soigné quelques-uns qui pleuraient en pensant à leur pays ensoleillé... La compassion l'avait emporté. Bien qu'ils fussent musulmans, c'est-à-dire, comme elle disait, assez offusquée, « baptisés avec un sécateur », ils servaient la France comme des lions... De vrais hommes, pas des *bleubites*, c'est-à-dire en argot militaire de ce temps-là, de jeunes recrues. Elle employait sans tabou le mot tabor au moins une fois par semaine. Ses histoires s'enroulaient autour. À ce moment-là de son récit troué par les ardeurs des guerriers convalescents descendus de l'Atlas, Desnoyers l'eût frappée sans déplaisir. Elle le prenait pour un de ces curés trop heureux, si l'occasion se présentait, de se soulager entre les cuisses d'une vieille peau adoucie et lustrée par l'usage, dont la chatte devait avoir des douceurs d'hostie fondante sous la langue. Mais il n'était pas dit non plus qu'elle ne vît pas en lui un puceau

monté en graines. Certes, il aurait dû l'être, mais voilà, quoique tardivement pour un homme et assez tôt pour un vicaire de la paroisse de Blamont, il avait renié son vœu de chasteté, à l'âge de vingt-six ans. La tentatrice s'appelait Clotilde Emmerich, jeune fille au prénom de reine et au nom de sainte, vouée à Marie et filleule de madame Praslin, la chaisière. Il se souviendrait toute sa vie de ce corps chaud et vivant de seize ans, non sans une horreur mêlée de pitié pour lui-même alors absent au monde. Clotilde, la robe entre les dents pour ne pas crier, levant sa jambe repliée qu'il maintenait à bonne hauteur, tout inexpérimentée qu'elle fût, avait dû le guider en elle. Le contact de sa main fraîche, une autre peau que la sienne toujours moite, l'avait précipité dans une enfilade d'altérités sans fin. La soutane levée, il y était allé hardiment, une fois dans la place. Chose extraordinaire, ils avaient joui en même temps, à ébranler les murs de la sacristie et d'écho en écho le trône de Saint-Pierre, lui dit plus tard, de sa voix calme et cynique, le chanoine Garnier qui les avait épiés. « Faites ça ailleurs désormais, imaginez la tête de l'abbé Duval », ajouta le chanoine. Desnoyers en était convenu, non sans lui demander comment il s'y prenait, lui. Et l'autre de répondre qu'il avait ses habitudes dans une grande ville de l'Est.

Une idée étrange lui trottait par la tête ces temps-ci : les coups de queue illicites – au regard du droit canon – donnés par les prêtres aboutissaient au Vatican dans l'arrière-train du pape. Hypothèse impie dont il se gargarisait après le troisième verre de vin d'Algérie, quand il contemplait la photo de Pie XII découpée dans le journal. Car se manifeste par moments chez les hommes d'Église une obscénité spéciale peu connue des fidèles, assez comparable au sadisme des chirurgiens et du personnel soignant des hôpitaux. Des trois vœux qu'il avait prononcés en entrant en religion – pauvreté, chasteté, obéissance –, il avait trahi les deux derniers. La pauvreté était une tache originelle, il ne l'avait pas choisie, elle lui collait à la peau comme un stigmaté. Impossible de la tromper, celle-là !

Il endossa sa pèlerine et coiffa son béret basque, étant, en cette saison, sujet aux rhumes et aux sinusites. La pèlerine, c'était pratique aussi pour dissimuler le magazine pornographique qu'il allait jeter aux ordures. Myope, il ne portait pas de lunettes, sinon c'eût été complet. Le corbeau qu'on insulte au passage, la vignette anticléricale. Les flics en pèlerine étaient mieux considérés : l'hirondelle était plus sympathique que le corbeau. Mais enfin, il était prêtre, et ici, au village, il ne risquait pas d'être ridiculisé à

cause de sa tenue. Ça ne lui était arrivé qu'une seule fois, dans un quartier ouvrier de Nancy.

Ses souliers noirs crissèrent sur le gravier de l'allée centrale du cimetière. Dans la hêtraie dont les branches nues s'appuyaient sur le mur de la nécropole, les corneilles craillèrent, sans que ça le gênât beaucoup. Après tout, elles occupaient leur territoire. Devant la chapelle funéraire de la Famille Lorris, il gratta la mousse qui poussait dans un creux de la frise, à la place d'un visage – « recommander au fossoyeur d'être plus attentif, les tombes méritent le respect », pensa-t-il – et sortit du cimetière. Dans une heure, il faudrait dire les vêpres. Peut-être que madame Lorris viendrait seule et qu'alors, il pourrait la regarder en face, jusqu'à ce qu'elle baissât les yeux. Sa démarche rapide et saccadée ne laissait pas deviner l'intérieur tourmenté du bonhomme, le personnage à double fond. Déjà que l'expression qui s'était imprimée sur son visage depuis le séminaire et la soutane qui lui battait les jambes cachaient tout ! Aux autres, il ne devait apparaître que comme le pantin dévoué dont l'Église tire les ficelles. À cette allure de chasseur alpin, il arriva vite en bordure de la route de Colombey-les-Belles, là où s'étendait la décharge municipale.

Desnoyers fouillait avec plaisir les amoncellements. Il n'avait jamais trouvé grand-chose d'excitant là-dedans, à part de vieux journaux moisis, tant les habitants conservaient le moindre objet jusqu'à l'extrême usure, mais il avait l'impression d'en apprendre davantage sur ses paroissiens en tournant et retournant leurs guenilles mélangées à d'innombrables déchets. Ça et la confession, ils ne pouvaient rien lui cacher ! Il laissa tomber à ses pieds son *Paris-Hollywood* froissé qui atterrit sur des boîtes de conserve recouvertes de mouches bleues et tira sur un vieux corset à baleines, provoquant un petit écroulement qui dégagea, en même temps qu'une émanation d'œuf pourri, un livre relié en cuir rouge au liséré d'or. Le curé s'en saisit et l'épousseta. L'odeur du cuir et du beau papier imprimé était plus forte que la puanteur ambiante. On avait dû s'en débarrasser récemment. Il le feuilleta puis l'ouvrit à la page de garde. Il y avait un ex-libris dont le nom avait été gratté, mais pas assez pour que Desnoyers ne reconnût pas celui de Clémence Lorris. Il tourna la page. Le titre apparut : *Là-bas*. Puis la page portant le nom de l'auteur : *Joris-Karl Huysmans*. Ce roman jeté aux rebuts, pourquoi ? Les notables ont parfois d'étranges mouvements. Ils se débarrassent ou accumulent sans raison. À la mort d'un ancien buraliste

revenu prendre sa retraite dans son village natal, le curé avait découvert que le bas de l'armoire de sa chambre recelait une collection de sous-vêtements de fillettes et de dames. Le vieux Kempf, il s'en aperçut lorsque Mme Toulhier procéda à sa toilette funéraire, portait lui-même sous sa chemise de nuit austère de luxueux dessous féminins.

Le son des cloches interrompit sa méditation. Il glissa le livre sous sa pèlerine et revint dare-dare au presbytère.

II

Clémence Lorris ne se montra pas à vêpres. Ni à complies. Desnoyers lut le roman d'une traite. C'était loin d'être dans ses habitudes. Le genre avait été prohibé par ses directeurs de conscience successifs, à part quelques œuvres triées sur le volet d'Henry Bordeaux et François Mauriac. Avec *Là-bas*, il dégusta une tranche de vie découpée par un autre sur l'étal sanglant de la boucherie humaine, et ce microcosme délétère lui parut aussi vrai que l'univers créé par Dieu.

Au matin, débordé, il se replongea dans son quotidien occupé de mille tâches, toujours au même rythme harcelant. Du lundi au dimanche. Le jeudi matin marquait une pause rafraîchissante : une dizaine d'enfants, filles et garçons, apprenaient le catéchisme. Il les préparait à leur vie de chrétien, conforme au magistère de l'Église traditionnelle. En début de soirée, quelques confessions, et encore pas tous les jours. Le plus gros du travail de la pénitence s'effectuait le samedi, en prévision de la grand-messe du dimanche. Rien d'extraordinaire. Les femmes en parlaient volontiers, et dans les termes les plus crus dès qu'il les avait acculées. Les jeunes filles, beaucoup moins. Il fallait les amadouer par toute une batterie de questions, afin qu'elles se livrassent tant soit peu. Elles n'avouaient jamais que des pelotages, mais parfois des corsés, relevés de temps en temps d'une pointe de lesbianisme. Un vrai travail d'accoucheur de saletés. Au début de son ministère, dans sa première paroisse, ça l'excitait, Desnoyers, leurs péchés. Elles l'amenaient du côté de la vie. Ça bougeait drôlement dans les têtes et sous les jupes. Rien qu'à l'odeur, il savait quand elles étaient réglées et rapprochait alors son visage de la grille de bois pour mieux les sentir. Autrefois, avant de se livrer à l'écoute de la Bête qui est dans la femme, selon l'enseignement des Pères de l'Église, sa connaissance du sexe féminin se réduisait à peu

de chose. Au séminaire, des blagues couraient sur une abondante littérature dont les confesseurs de jadis s'imprégnaient, afin de mieux anéantir les ruses du démon qui aime tourmenter la créature humaine la plus faible, mais il n'avait jamais lu ces volumes où l'on avait répertorié les coutumes sexuelles les plus scabreuses. Aujourd'hui, il en savait autant sur les turpitudes du sexe que les plus férus démonologues de l'âge des ténèbres, cette époque comprise entre le xv^e et le xvii^e siècle pendant laquelle Satan avait réussi à se gagner des centaines de milliers de femmes en Europe.

Les récits des désirs et des plaisirs toujours coupables s'insinuant dans son cerveau, une véritable éponge, ses nuits obsédées d'images, il les passait à faire grincer son lit. Elles y avaient droit, les paroissiennes, communiantes, filles à marier, fermières solides. Et puis, le ressassement des pénitentes tarit la source des images. Leurs histoires variaient, au fond, assez peu. Dans une même classe d'âge, elles vivaient les mêmes situations étriquées. À force, il se retrouva à sec, vide. Après une période d'asthénie, il passa de l'autoérotisme imaginatif à une furieuse envie de toucher les femmes. Jusqu'à ce qu'un jour, ne se dominant plus, il estoquât Clotilde Emmerich, la plus belle fille de Blamont. Pendant des années, lui, si austère d'apparence, si pète-sec, est entraîné dans une danse de Saint-Guy génésique. Les mises en garde de ses supérieurs pleuvent. Rien n'y fait. Il chasse. On le change de paroisse, mais sans jamais l'éloigner de son territoire, son pays natal, la Lorraine catholique, où les femmes aiment trop les prêtres. Un séjour de six mois dans un monastère alpin, estime-t-on, suffira à le désintoxiquer du sexe. Là-bas, un trappiste lui fait lire des textes anciens à propos des femmes, pour l'en dégoûter. Il lui fait recopier ces phrases d'Odon, abbé de Cluny : « La beauté du corps est tout entière dans la peau. En effet, si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, la vue seule des femmes leur serait nauséabonde : cette grâce féminine n'est que saburre, sang, humeur, fiel. Considérez ce qui se cache dans les narines, dans la gorge, dans le ventre : saletés partout... Et nous qui répugnons à toucher même du bout des doigts de la vomissure ou du fumier, comment donc pouvons-nous désirer de serrer dans nos bras le sac d'excréments lui-même ? » Ce texte, recommande le moine, il doit l'avoir sur lui partout et toujours. Le relire, et dès qu'il est à nouveau tenté, s'y replonger.

Sa retraite terminée, l'évêché le nomme à Uruffe pour s'en débarrasser. Lui-même se croyait jugulé pour longtemps. Il ne lisait même plus les sottises d'Odon glissées dans son vespéral

romain, car il avait fini par leur trouver une certaine saveur. Mais l'ataraxie vola en éclats quand Clémence Lorris s'agenouilla dans l'obscurité, se plaignit des exigences déloyales de son époux et confessa ses vaines résistances. Elle se soumettait, consciente de désobéir à l'Église, mais pouvait-elle se refuser ? Desnoyers essaya de lui démontrer que leurs accouplements étaient un moindre mal. Le péché suprême résidait, pour un couple, dans l'adultère et l'onanisme, pas dans la fornication imposée par le tempérament du mari. Très bien. Mais Lorris pratiquait une contraception qui subvertissait l'ordre naturel. Non seulement il utilisait un préservatif, ce qui constituait déjà un péché mortel, mais par un surcroît de précautions vraiment démoniaque il pénétrait aussi sa femme par un orifice que la pudeur la plus élémentaire empêche de nommer. L'abbé fit semblant de ne pas comprendre, lui fit répéter, exigea des précisions. Les mots ne devaient pas être une gaze autour de la chose mais l'exprimer sans fioritures. Et pendant qu'il la morigénait, la fouaillant de ses phrases, la forçant à redéfinir au plus près l'outrageante intromission, il apercevait par les trous du treillis de bois l'éclat des dents entre les lèvres formant les mots imprononçables ailleurs qu'ici. Le péché livré dans son élémentaire crudité, il jugea que les deux époux étaient également coupables, lui de pratiquer une étreinte bestiale, elle de l'y inciter, fût-ce passivement, par la puissance de sa séduction. Elle dut faire pénitence. Pour purifier son âme et celle de son priapique mari. Mais qu'elle retourne tranquillement à son foyer : Dieu serait désormais compatissant à son martyr. Elle avait déjà sa place au Ciel. Le curé prierait, afin que sa chair fût délaissée. Et Desnoyers, désormais, alimenta ses rêveries nocturnes de nouvelles images dont Clémence, comme il appelait la dame dans ses imaginations polluantes, était la reine incontestée, toujours nue mais le visage caché sous une mantille noire.

Les viols conjugaux continuèrent, Lorris renversant de santé et sexuellement intraitable. Madame Lorris appela de nouveau à l'aide. Le curé osa lui conseiller une méthode spéciale : elle devait se négliger, prendre des libertés avec l'hygiène corporelle afin de dégoûter son mari. Il faut dire à l'honneur de cette femme qu'elle se refusa à entrer dans cette voie. Dieu n'avait rien contre la crasse des ermites et du bas clergé, certes, mais de là à penser qu'une paroissienne de bonne condition pût se plier à cette étrange ascèse... Elle craignit désormais ce confesseur impudent. Et, déçue par l'impuissance de ses prières, elle lui en voulut de lui avoir fait miroiter une impossible délivrance.

Desnoyers interpréta autrement sa désaffection. Si elle assistait à certains offices, elle ne communiait plus, afin, crut-il, d'éviter que ses doigts aux ongles coupés ras ne frôlassent sa bouche... Il se masturbait à tout bout de champ, souvent avant la messe, et oubliait de se laver les mains. Il est possible, soupçonna-t-il, que madame Lorris, à l'odorat plus sensible que d'autres pénitentes, eût reconnu l'âcre parfum qui enveloppait l'hostie. Mais ce ne sont que des suppositions.

Clémence, apprit le curé, avait un directeur de conscience à la cathédrale de Nancy et communiait au diocèse. Ne plus la voir, fût-ce dans la pénombre de son église ou traversant la place pour rejoindre sa voiture, le rendit encore plus possessif par le rêve. Puisqu'elle ne daignait plus s'agenouiller face à la grille de son confessionnal, son imagination la convoqua sur le tabouret de bois. Il se dédoublait alors. L'Autre se faufilait derrière elle et lui relevait sa robe, châtiant son entrecuisse.

L'épouse du plus riche propriétaire terrien du village était une femme blonde de trente-huit ans, plantureuse, au visage charnu et aux lèvres pleines. Elle ne ressemblait en rien à Hyacinthe Chantelouve, l'héroïne mince et froide, serpentine, du roman de Huysmans. Desnoyers les fit se rencontrer en songe. La Chantelouve séduisait Clémence Lorris sous les yeux de l'abbé Desnoyers. La scène se passait dans l'oratoire d'un hôtel particulier de Paris où il n'était jamais allé, ce Paris issu de sa lecture de *Là-Bas* et d'un vieil *Indispensable* à couverture brune trouvé lui aussi à la décharge. Il s'était bâti à son usage personnel une capitale de rêve dont l'urbanisme n'avait que peu de rapports avec le Paris des années cinquante. Elle était tout entière vouée au stupre. C'est ainsi qu'il suivait Clémence Lorris dans les rues vides de cette ville crépusculaire où il l'envoyait se prostituer dans les églises, particulièrement celle de la Madeleine. Par son architecture de temple romain, la Madeleine était le lieu central de toutes les débauches de la société secrète inventée pour les besoins de son feuilleton onirique. Quand il perdait de vue sa paroissienne, il lui suffisait d'entrer dans n'importe quelle boutique de lingerie féminine. Si l'employée lui plaisait, il la regardait d'un air entendu. La jeune femme hochait la tête, puis lui désignait d'un mouvement de menton une lourde tenture. Ils s'éclipsaient tous les deux. Mais la plupart du temps, c'était Clémence qu'il retrouvait, parfois assise, les cuisses écartées, sur le banc d'une place ronde éclairée par des lampadaires. Derrière les fenêtres illuminées des maisons, on apercevait à tous les étages

des silhouettes qui paraissaient suivre les ébats de Desnoyers et de sa pénitente.

D'abord absorbé d'une traite, le roman n'avait pas été jeté, mais relu minutieusement plusieurs soirs de suite. Comme un chercheur d'or qui passe le sable aurifère au tamis, il avait extrait à force de relectures les morceaux qui lui plaisaient le plus et s'en délectait à certaines heures du jour et de la nuit. Effet inconnu d'une fiction profane jusqu'à présent, son intérêt pour Clémence Lorris était relancé. Avant sa trouvaille, il s'était fatigué d'elle comme il s'était dégoûté des chuchotements des plus attirantes de ses paroissiennes, et plus rien ne l'excitait. À l'église, il la regardait, puisqu'elle se faisait rare, mais à la tombée du jour il l'avait déjà oubliée. Il n'éteignait pas la lumière sans avoir lu quelques pages de son missel vespéral romain et s'endormait d'un sommeil profond dont le tirait, à l'aube, une érection qu'il fallait aussitôt assagir, mais sans joie.

Tout était maintenant différent. *Là-Bas*, à la couverture de cuir rouge, était son livre de chevet. Le roman ne sentait plus que le cuir de la reliure. Sur le nom gratté de l'ancienne propriétaire du volume, il avait inscrit le sien à l'encre violette.

Ainsi les semaines filaient à un train d'enfer.

III

Desnoyers apportait à l'évêché de Nancy le produit des quêtes et des cérémonies payantes dues à l'Église par les fidèles de ses trois paroisses. Sans oublier le denier du culte. Les plus pauvres mettaient un point d'honneur à payer sans retard leur redevance. Le curé prenait l'autocar de Colombey-les-Belles, puis l'autorail de Nancy, transportant l'argent et certains papiers dans une mallette noire dont il remettait le contenu au secrétariat de l'évêché. Sa mission accomplie, il se confessait. Le préposé à cet exercice, un vicaire somnolent, recevait plusieurs prêtres d'affilée et ne s'attendait pas à de bouleversants aveux. Bien qu'en état de péché mortel, le curé ne livrait que la face anodine de son âme et abrégeait la corvée, ce qui lui valait des pénitences légères. Expert en refoulement et en dissimulation, il s'embarrassait d'autant moins de scrupules qu'il savait combien son Église était un faible rempart contre la puissance de la chair. Du reste, ses confrères cachaient tous quelque chose.